

La force de la faim

Paul Chamberland

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18793ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chamberland, P. (2005). La force de la faim. *Spirale*, (200), 12–13.

LA FORCE DE LA FAIM

Le verbe vit aujourd'hui les débuts d'une ère héroïque. Le verbe est chair et pain. Il partage le sort du pain et de la chair : la souffrance. Les gens ont faim. L'État plus encore. Mais il y a plus affamé : le temps.

Mandelstam, *Verbe et culture*, 1921

DE NOS JOURS, « la culture » a ses ministères, ses maisons, ses industries, ses événements et ses journées. La une du cahier « Weekend » du *Devoir*, le vendredi 24 septembre 2004. J'y lis trois fois l'expression « dans le cadre des Journées de la culture » ainsi qu'une variante : « festivités entourant les Journées de la culture ». Invitation est faite de visiter une exposition de chapeaux au Musée des beaux-arts de Montréal, de voir des « animations dansées et chantées » au marché Atwater, de participer à « une découverte interactive » des douze sculptures laissées sur le mont Royal lors du symposium de 1964 ou de se joindre à « une visite en territoire patriote » dans les rues de Saint-Denis-sur-Richelieu. Il serait facile, et sans profit, d'ironiser. Leonor Fini confectionnait des chapeaux et des vêtements. Dira-t-on que ces créations ne relèvent pas de l'art contrairement à ses toiles ?

J'attendrais beaucoup de l'opération langagière qui consisterait à omettre le mot « culture » ainsi que ses dérivés à propos d'objets ou d'événements auxquels on l'associe d'ordinaire. Cet exercice oulipien aurait pour effet de désamorcer l'attribution sélective de valeur qu'on effectue d'après ce qu'on présuppose être une « essence » de la culture. On laisserait alors l'esprit libre d'apprécier les phénomènes rangés sous la rubrique culturelle dans leur manifestation singulière, ainsi soustraite à un cadre prédéterminé.

Je tiens d'un ami le journal, trouvé dans une poubelle du Plateau, d'une jeune femme. Réflexions, poèmes, graffitis, collages. Un fait d'expression. Quelle raison me dissuaderait de déclarer que cet « objet trouvé » ressortit à l'art, à la culture ? Depuis que Marcel Duchamp ! Manquerait la volonté expresse de « faire littéraire » ? Imaginons que les organisateurs d'ultérieures Journées de la culture décident de tenir l'exposition de tels journaux. Une fois « dans le cadre », celui de la jeune femme ne serait-il pas légitimé comme objet culturel ?

Sans m'astreindre à reprendre la *Critique du jugement* de Kant (ce qui, du reste, risquerait d'allonger indûment mon texte), il m'est loisible de discerner selon mon goût. On pourra toujours rétorquer que mes appréciations sont « subjectives », c'est-à-dire, plus précisément,

empiriques. Seulement voilà, je vis en société, notamment en tant qu'interlocuteur. Le mot « culture » s'échange, je n'y peux rien. Et comme, en ce cas, l'échange est « généralisé » — il y a marché — qui aurait l'outrecuidance d'en contenir le flux des acceptions ?

Turbulence polysémique

Je ne m'adonnerai pas à l'exercice oulipien que j'ai suggéré. Abordons les choses autrement. Désormais, « en société », nul critère ne semble plus régir l'usage de la notion de culture : l'essence s'en serait évaporée. Qui, faisant l'économie d'un examen sourcilieux, maintiendrait pareille essence serait le jouet d'un leurre — d'un fétiche. Je prends acte de ce que le concept de culture, vu l'échange généralisé des objets ou des événements qu'il désigne, n'a plus d'autre définition que nominaliste : subsumant autant de phénomènes hétéroclites qu'on voudra. Je trouve là incitation à consulter le dictionnaire.

Pour le mot « culture », le *Grand Robert* présente quatre colonnes comprenant neuf rubriques. Deux champs sémantiques nettement distincts comme on peut s'y attendre. Je saute le premier, qui va de l'agriculture aux cultures bactériennes. Du deuxième, qui nous intéresse, j'exclus la quatrième et dernière rubrique portant sur la culture physique (encore qu'il y aurait lieu de se rappeler le gymnase des anciens Grecs). En restent trois. La première, la signification classique, donne : « Développement des facultés intellectuelles par des exercices appropriés » ; « par ext. Ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer ce [sic] sens critique, le goût, le jugement ». La deuxième fait état de l'hybride français-allemand « culture/Kultur », qui dénote « civilisation ». Enfin, la troisième, « Didact. Ensemble des formes acquises de comportement, dans les sociétés humaines » ; ici s'inscrit, entre autres considérations, le couple paradigmatique nature/culture.

Un peu cavalièrement sans doute, j'interromps la turbulence polysémique que cette brève consultation a provoquée et m'en tiens à la première acception, qui en comporte déjà beaucoup.

Le *Grand Robert* cite abondamment. Entre autres auteurs canoniques, Artaud, le deuxième paragraphe de la préface au *Théâtre et son double* : « Avant d'en revenir à la culture je considère que le monde a faim, et qu'il ne se soucie pas de la culture ; et que c'est artificiellement que l'on veut ramener vers la culture des pensées qui ne sont tournées que vers la faim. »

On ne peut établir la datation exacte de la préface. Certains passages donnent nettement à penser qu'elle a été rédigée après le retour du Mexique. Hitler a déjà raflé le pouvoir, mettant fin à une république de Weimar depuis longtemps en décomposition et Staline s'apprête à déclencher la grande terreur. Dans les avant-textes de la préface on lit l'expression « confusion de l'époque ».

À l'isoler, on pourrait sans façon instrumentaliser la phrase d'Artaud pour justifier une condamnation sans nuance de la culture. En regard de la submergeante confusion de notre époque, non seulement ce qu'on désigne par le mot culture ne ferait pas le poids mais pourrait bien en être complice. Elle le serait dans la mesure où si, prétendant défendre une autonomie que lui garantirait son inaltérable essence, on ne ferait que se raidir dans une crispation apeurée face à ce qui la menace. Le rejet nihiliste de la culture aurait beau jeu de mépriser dans cette attitude la crainte d'être contrarié dans la tranquille consommation d'œuvres ou d'événements réservés, comme on dit, à une élite. Le nihilisme a toutefois tort d'avoir raison puisque dans son refus, brutal parce que motivé par le ressentiment, il maintient intacte sous rature, dans l'état d'un misérable fétiche, l'essence de ce qu'il condamne, donnant ainsi des munitions à tous les Jdanov néolibéraux qui, à Radio-Canada ou ailleurs, avec une outrecuidance impeccablement cool, procèdent dans l'espace public à la liquidation de la pensée.

Un nœud de contradictions

Ces propos font écho, certes de manière sommaire, à la vigoureuse « critique de la culture » élaborée par Adorno à l'ouverture de *Prismes* (*Œuvres complètes*, Antonin Artaud). Le philosophe s'y attaque à un redoutable nœud de contradictions. Un passage de *Dialectique négative* en donne une formulation qui a la structure d'un double bind. Je ne fais pas l'économie d'une longue citation. « Toute culture consécutive à Auschwitz, y compris sa critique urgente, n'est qu'un tas d'ordures. En se restaurant après ce qui s'est passé sans résistance dans son paysage, elle est totalement devenue cette idéologie qu'elle était en puissance depuis qu'en opposition à l'existence matérielle, elle se permit de lui conférer la lumière dont la séparation de l'esprit et du travail corporel la priva. Qui plaide pour le maintien d'une culture radicalement coupable et minable se transforme en collaborateur, alors que celui qui se refuse

à la culture contribue immédiatement à la barbarie que la culture se révéla être. »

Dans sa préface, Artaud proteste contre « une idolâtrie de la culture » : « Protestation contre le rétrécissement insensé que l'on impose à l'idée de culture en la réduisant à une sorte d'inconcevable Panthéon. » Artaud n'a pas rallié les rangs des combattants de la guerre d'Espagne, il a tenté, avec l'entreprise du théâtre de la cruauté, de mettre en œuvre son « idée de la culture en action ». Le paragraphe qui suit immédiatement le passage cité par le *Grand Robert* me semble de nature à susciter une décisive percée de la pensée quant au problème qui nous taraude l'esprit : « Le plus urgent ne me paraît pas tant de défendre une culture dont l'existence n'a jamais sauvé un homme du souci de mieux vivre et d'avoir faim, que d'extraire de ce que l'on appelle la culture, des idées dont la force vivante est identique à celle de la faim. »

Une brutale et nue nécessité, telle est la force de la faim. L'affamé y est soumis corps et âme. La détresse du corps est identiquement pour lui celle de l'âme : il subit l'humiliation d'être réduit à la seule obsession animale de survivre. Les autres ont les moyens de redresser la tête.

Y aurait-il deux humanités? Nous devons tous satisfaire au pressant besoin de la faim. Ceux qui mangent à satiété peuvent penser, passer à autre chose; il leur est loisible d'oublier la détresse qui serait autrement la leur. C'est tout naturel. Seulement, du coup, ce qu'ils oublient, c'est la précarité ontologique qui tient tout homme, le rassasié comme l'affamé, dans la dépendance absolue d'un besoin vital. Non, il n'y a pas deux humanités. Mais seul le rappel de l'emprise de cette force ayant pris sur toute chair fait passer bien au-delà d'une simple vue de l'esprit la conscience de notre commune humanité. On n'y parvient pas sans consentir à un pénible dégrèvement.

Parmi les conditions requises à la satisfaction des besoins élémentaires, on trouve la capacité qu'a l'individu de s'en donner les moyens. On peut, dans des cas patents, faire remarquer à certains qui ne « s'en sortent » pas qu'ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes pour leur turpitude ou leur irresponsabilité. Il n'en demeure pas moins que les conditions de survie sont indissociables de la contraignante interdépendance des individus vivant en société, particulièrement dans une civilisation où l'on a développé à un degré sans précédent la division sociale du travail. La colossale dynamique qu'est la « mondialisation » a désormais rendu planétaire cette interdépendance. Dans sa forme néolibérale elle entraîne l'accaparement de la richesse par une poignée de puissants et l'aggravation de la précarité ou de la misère pour le plus grand nombre. Alors que nous disposons à présent des ressources pour satisfaire aux conditions de survie de tous. La force de la faim resserre son emprise de la pire façon : en se déchaînant selon la voie régressive de la prédation. Du fait de notre interdépendance, nous sommes tous,

proies comme prédateurs, emportés dans l'implacable engrenage d'une agression réciproque.

Si l'on considère les interventions mises en œuvre partout sur terre pour neutraliser pareille menace, les enjeux et les pratiques de « ce qu'on appelle » la culture paraîtront, en comparaison, une dérisoire et douteuse diversion.

Le mot d'Artaud contredit le rejet nihiliste de la culture. Il le fait toutefois à la condition de soumettre l'idée qu'on se fait de la culture à l'épreuve d'un énergique « désillusionnement ».

Ce que peut encore la culture

Dans la définition du *Grand Robert*, on recourt à l'expression « exercices appropriés » (requis pour le « développement des facultés intellectuelles »). L'exercice approprié que recommande Artaud, il est aisé de s'en aviser, exige de l'intelligence une confrontation franche avec le fait de la précarité

d'ancêtres ou de contemporains, certains d'enfants, une multitude de ces corps, qui furent des êtres, a subi l'assaut de forces destructrices, qu'il s'agisse d'extrême dénuement, d'esclavage, de tortures, de tueries ou de toute autre forme d'exaction. Dans bien des cas, on a dénié à ces êtres leur dignité, voire on les a traités en sous-hommes.

Je prends telle quelle l'« identité » postulée par Artaud entre la force de la faim et celle d'« idées » qu'on serait à même d'extraire de la culture. Cela veut dire qu'on ne saurait, pour la seconde, faire l'économie de la « cruauté » qui scelle, apparemment, l'emprise de la première. Qu'est-ce que cela implique? Quelque chose comme une égalité dans la tension qui les oppose l'une à l'autre. Si l'une est implacable, elle est aussi aveugle, elle est tressée, nouée, cuirassée d'épais téguments de ténèbres. Or l'autre, étant d'intelligence en son exercice, est un faisceau, un acier de lumière. Elle peut l'être... Si



Robert Racine, *Dictionnaire A*, 1982. Vue de l'installation au Musée des beaux-arts de Montréal

indépassable de notre condition de mortels. On tiendrait alors un critère du meilleur aloi pour discerner dans ce qu'on extrait de la culture un minerai dont la teneur soit telle qu'elle puisse être mesurée, quant à sa force et sa nécessité, à l'aune de la faim. Il n'est pas facile de discerner ou de seulement imaginer des œuvres ou des événements qui résistent, dans leur forme, à l'épreuve d'un tel critère — lequel n'a bien sûr rien à voir avec celle d'un concours. Tout autrement, la question cruciale consiste à savoir quelle qualification doit se donner un *sujet de la culture* pour reconnaître qu'il ne saurait se soustraire à la rigoureuse nécessité de pareille épreuve.

L'opération en est une d'extraction. Si l'on admet la pertinence et la portée de la métaphore, on est forcé de constater que l'opération requise, « appropriée », n'a rien d'un *divertissement*. Il faut creuser, s'enfoncer, s'enfouir dans des strates ou des sédiments formés par rien de moins que les corps retournés à la terre des générations successives de l'espèce. Qu'ils soient

elle se résout à encaisser et *absorber* l'assaut du dense bloc de ténèbres. Ce qu'elle fait ainsi, c'est prendre en elle la cruauté de l'autre de manière à en tirer et à mettre au point un regard d'intelligence assez pénétrant, assez incisif qu'il désenfouisse cette part d'ignorance qui, en nous, donne prise et latitude au déchaînement du malheur qui mutile tant de nos semblables. Nous aurions alors cessé de *méconnaître*, sous l'idole Destin qui s'en engraisse, les conséquences de nos à-peu-près et de nos dérobes.

Ce que peut encore la culture, et elle seule le peut, grâce à des exercices appropriés, rigoureusement éprouvés, c'est de proposer de nombreuses et diverses figures tout à la fois intelligibles, savoureuses et sauvées de complaisance qui contribuent, chez des contemporains, à désentraver la perception de la fragilité et de la détresse de notre condition, seul incontestable *critère* quant à la prise en considération et en charge de notre commune humanité.

Paul Chamberland